

Black pills

Thibaut Giraud

*I act like you act, I do what you do
But I don't know, what it's like to be you
What consciousness is, I ain't got a clue
I got the zombie blues*

David Chalmers

J'ai mal. Je peux me tromper sur tout mais pas sur ça : J'AI MAL

envoyé à 22h38

Je me souviens d'avoir écrit ce message. Et ce n'est pas une illusion : *je l'ai écrit*. Aussi vrai que j'écris ces lignes en ce moment. C'est une scène que j'ai si souvent scrutée dans ma mémoire, décortiquée élément par élément, minute par minute... À 22:33, j'ai avalé la pilule. Kim m'a demandé de fixer l'horloge de la pharmacie.

– C'est pour avoir un repère quand tu reviendras, m'a-t-elle expliqué.

22:34. Rien.

22:35. Toujours rien.

Je me rappelle ma déception de ne ressentir aucun effet.

À 22:36, je me suis levé, j'ai fait quelques pas hors de l'abus, envoyé valser une canette vide d'un coup de pied, vu un rat filer entre les poubelles. Kim souriait, cigarette au coin des lèvres. J'ai lancé :

– Bon ! Ça marche pas ton truc.

– Ça a déjà commencé.

– Je comprends pas.

– Tu vas comprendre bientôt.

Ces dialogues ne sont peut-être pas une transcription au mot près. Je confesse ajouter quelques traits à ce tableau là où ma mémoire manque de précision, mais je ne pense pas m'écarter beaucoup de la vérité.

Elle s'est approchée de moi.

– On va faire une expérience. Donne-moi ta main.

Je me suis laissé faire. Je me souviens de ma surprise et de ma gêne. Kim évite ordinairement les contacts, presque autant que moi. Sans doute était-ce la première fois qu'elle me prenait la main depuis des années. (J'aurais préféré que ce soit en d'autres circonstances.) Puis en approchant de mon poignet le bout allumé de sa cigarette, elle a murmuré :

– Fais-moi confiance, ça te fera pas mal. Pas vraiment.

Je me souviens de la brûlure quand elle a touché ma peau. J'ai crié et retiré mon bras.

– Putain, Kim ! Tu avais dit que ça ferait pas mal !

– Tu n'as pas mal.

– Tu te fous de ma gueule ?

– Et *comment tu sais* que tu as mal ?

La question m'a frappé comme singulièrement stupide. Plus que stupide : dénuée de sens.

– Je suis bien placé pour le savoir, non ?

– Non.

Elle a rallumé sa cigarette puis a continué de fumer en silence.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Si j'ai mal, j'ai mal. C'est tout. Je le sais, je peux pas me tromper !

Elle a soufflé un nuage de fumée dans ma direction et m'a considéré quelques secondes en plissant les yeux et en hochant lentement la tête, comme si mes paroles étaient dignes d'une profonde méditation.

– C'est intéressant comme point de vue. *Tu ne peux pas te tromper...* Il faudrait l'écrire pour en garder trace. Envoie-moi ça dans un message. Ce sera comme un pense-bête.

– Parce que tu crois que je vais oublier que tu m'as cramé le bras ?

– Oh non. *Je sais* que tu vas t'en souvenir. Avec précision.

Je n'y comprenais rien mais je ne voulais pas la contrarier et j'ai écrit ce qu'elle voulait. Je me rappelle l'ironie dans sa voix quand elle a lu sur son téléphone :

– « J'AI MAL », en majuscule. Très convaincant.

– Maintenant tu peux me dire à quoi ça sert ?

– Pas maintenant, non. Il faut attendre que l'effet passe.

– Mais quel effet ? Sauf le bras, je ressens rien de spécial. Je te dis que ça me fait rien ta pilule !

– C'est vrai. D'ailleurs, je t'avais prévenu : *ça ne fait rien*.

Ses paradoxes me fatiguaient. J'ai songé à faire remarquer que, si la pilule ne faisait rien, attendre que son effet passe risquait d'être long. Mais je me suis contenté de soupirer et de me frotter le bras. J'espérais seulement qu'elle ne se moquait pas trop de moi.

– Ne t'inquiète pas, a-t-elle dit. C'est presque la fin. Tout deviendra clair quand tu seras revenu.

– Revenu ? Mais... d'où ? Je suis là, non ?

– Non. Pas *vraiment* là.

J'ai renoncé aux questions. Nous sommes restés silencieux quelques instants. Puis elle a dit en jetant sa cigarette :

– On y est presque. Rassied-toi comme tout à l'heure et regarde l'horloge. Ne bouge pas. Compte les secondes si tu veux.

J'ai repris ma place sous l'abribus, j'ai fixé l'enseigne de la pharmacie qui indiquait maintenant 22:40. Je me souviens d'avoir compté dix secondes environ. Je me souviens d'une sirène qui retentissait au loin. Je me souviens du mégot mal éteint qui continuait de se consumer. Bien des détails me reviennent à l'esprit quand je fais l'effort de les convoquer. D'autres s'en sont effacés, sans doute. C'est une des raisons qui me poussent à écrire : je veux donner une forme nette et définitive à cette scène. Une preuve objective que je m'en souviens.

Oui, je m'en souviens. Pourtant, je sais que je n'étais pas là. Je n'ai pas vécu ces sept minutes. De mon point de vue, ce dont j'ai fait l'expérience se résume d'abord à ceci : j'ai avalé la pilule puis fixé l'horloge qui est passée en un battement de 22:33 à 22:40.

– Tu es revenu, ça y est ?

C'était tellement inconcevable que mon premier réflexe fut d'accuser l'horloge. Kim m'assura qu'il n'en était rien. Il était 22:40. Juré, craché. Sept minutes s'étaient écoulées. Sept minutes de temps bien réel, mesurable et mesuré. Mais de mon point de vue, quelques secondes à peine me séparaient du moment où, hésitant, j'avais tenu la pilule dans mes doigts avant de l'avalier, à 22:33. J'étais resté pleinement conscient, pleinement attentif à l'écoulement du temps, et je n'y avais pas perçu la moindre interruption, tout au plus un frisson, une sensation physique de déséquilibre et un léger sursaut à l'instant où les chiffres de l'horloge avaient changé.

Bien sûr, le temps vécu ne se superpose jamais parfaitement au temps réel. Certaines secondes nous semblent durer des heures, et certaines heures des secondes... Les poètes et les mauvais philosophes ont assez disserté là-dessus. Mais cela n'avait rien à voir avec ce dont je venais de faire l'expérience. Les sept minutes de 22:33 à 22:40 n'avaient pas défilé sous ma conscience à la vitesse de l'éclair. Elles n'avaient pas défilé du tout. Ce que

j'avais vécu ne pouvait être subjectivement décrit que comme un *saut dans le temps*.

– Que... que s'est-il passé ? demandai-je naïvement, comme si je venais d'être tiré d'un évanouissement.

– Question idiote : tu le sais déjà.

Kim avait raison. Les *black pills*, parfois mal nommées *black out pills*, n'induisent précisément aucun *black out*, aucune perte de conscience ni de mémoire. D'une part parce que l'expérience du *saut* ne rompt pas la continuité vécue, et d'autre part parce que les souvenirs qui ont été emmagasinés dans l'intervalle, tant que la pilule faisait effet, restent bien accessibles pourvu qu'on se donne la peine de se les remémorer. Mais ils se présentent à l'esprit avec je ne sais quoi d'irréel, comme de pures idées détachées de l'expérience. Comme les souvenirs *d'un autre*.

Ce dont j'avais, moi, réellement eu conscience ne faisait aucun doute à cet instant : j'avais avalé une pilule et regardé avec attention l'horloge de la pharmacie sautant brusquement de 22:33 à 22:40. J'en avais à cet instant le souvenir immédiat et transparent, celui que l'on garde des toutes dernières secondes vécues et qui se confond presque avec l'expérience du présent.

Certes, en faisant travailler ma mémoire, je pouvais me rappeler l'horloge affichant 22:34, puis 22:35, la conversation avec Kim et tout ce qui a suivi ; ces images et ces paroles qui me revenaient étaient assez précises pourvu que je concentre mon attention dessus. Mais en comparaison de l'expérience du saut que je venais de vivre et dont l'impression était encore présente à mon esprit, tous ces souvenirs intermédiaires, retrouvés après coup, me semblaient pâles, bizarres, dénués de force et d'évidence ; et surtout, j'étais frappé par ceci qu'ils me semblaient *sortis de nulle part*, comme si une puissance inconnue me les avait implantés arbitrairement. (De fait, si au lieu de l'horloge de la pharmacie j'avais fixé un point neutre, il m'aurait d'abord été plus naturel de croire qu'aucun temps ne s'était écoulé et que ma mémoire avait seulement subi une sorte d'injection subite de souvenirs.)

J'eus le réflexe d'examiner mon avant-bras. J'y trouvai un point sensible à l'endroit que la cigarette avait touché. C'était encore douloureux, mais rien de comparable à la brûlure elle-même. Comparable par quel moyen ?

m'objectais-je aussitôt. Se rappeler une sensation si vive, ce n'est pas la ressentir à nouveau, pas même à moitié.

Kim me montra le message que je lui avais envoyé. Le pense-bête.

J'ai mal. Je peux me tromper sur tout mais pas sur ça : JAI MAL
reçu à 22h38

Je me souvenais d'avoir écrit ce message. Et ce n'était pas une illusion : je l'avais écrit. Mais ce souvenir était une simple information.

Je n'avais pas vécu la douleur.

Pourquoi écrire cette histoire ? C'est présomptueux. Comme si mes pensées méritaient de laisser une trace, d'exister objectivement. Moi qui pourrais finir par douter d'avoir seulement le droit de dire « Je ».

Je ne suis pas neurologue. Pas même philosophe, ou si peu. Je n'ai qu'une très vague idée de ce que les *black pills* font au cerveau. Mais il faut que je raconte ce qu'il s'est passé. Ce que j'ai (ou non) vécu. Je ferai de mon mieux. Ça pourra servir. À la postérité, ou à mon procès.

Tout a commencé le soir où Kim m'a parlé du sac.

– Un sac ? Un sac entier ? Ça fait combien de pilules ?

Elle haussa les épaules avec négligence, comme si cela n'avait aucune importance.

– Je me suis pas amusé à compter.

– Je pourrais voir ?

Elle secoua la tête

– Pas possible. Mais si tu as envie d'essayer, je t'en donne. Autant que tu veux. Juste, promets-moi : n'en parle pas, à personne.

Sa voix tremblait un peu, à peine audible au-dessus du martèlement des gouttes sur le métal. Nous nous étions réfugiés sous le même abribus quand l'averse avait éclaté. Je ne détestais pas cette sensation d'enfermement entre quatre murs de pluie. Cela créait une forme d'intimité précaire.

– Je comprends pas... commençai-je.

– Y a rien à comprendre. J'ai trouvé des *black pills* et je te propose d'essayer. Je pensais que ça t'intéresserait. J'aurais peut-être pas dû.

Elle alluma une cigarette, nerveuse.

Kim était une amie de longue date. Nous nous connaissions depuis le collège et nous nous étions suivis jusque sur les bancs d'une première année de licence de philosophie. Je ne saurais pas dire ce qui, à l'époque, avait motivé cette orientation, pour elle comme pour moi. Peut-être un goût commun pour la réflexion et les spéculations étranges, doublé d'un manque de lucidité quant aux perspectives professionnelles. Pour ma part, je m'étais assez vite désillusionné : la philosophie académique me plaisait moins que je ne l'avais espéré. En outre, à la vaste question de savoir quoi faire après pour gagner sa vie, l'étude de cette discipline offrait singulièrement peu de réponses : prof, si vous aviez de la chance et de la ténacité, et c'est à peu près tout. Or, je n'avais jamais ressenti la moindre vocation à enseigner et je doutais d'y parvenir quoi qu'il en soit. Aussi n'avais-je pas poursuivi au-delà de la première année. Kim avait tenu quelques semestres de plus. J'avais essayé de garder contact, mais sans le quotidien de la fac pour nous lier, nous nous étions bientôt perdus de vue.

Tout ce passé de collégien ou d'étudiant me faisait l'effet de vies antérieures que je m'étonnais d'avoir vécues tant je m'en étais éloigné. Je n'avais pas pensé à Kim depuis des années lorsque, par hasard, quelques mois avant cette conversation sous la pluie, j'avais emménagé dans l'appartement juste en dessous du sien. Peut-être pas le sien, à la réflexion. Elle habitait là avec un type au crâne rasé dont je prenais soin d'éviter le chemin autant que possible. Kim ne me parlait jamais de lui (et cet oubli en révélait déjà plus que je ne voulais savoir).

Je ne dirais pas que nous étions redevenus proches, elle et moi, mais nous nous arrangions pour nous croiser régulièrement quand elle savait pouvoir être seule. C'était surtout pour elle l'occasion de se réchauffer le cœur en évoquant des souvenirs partagés. Mais ce soir-là, pour une fois, la conversation avait pris un tournant inattendu.

– Excuse-moi, Kim. Je veux pas être indiscret, je veux juste comprendre... Comment tu t'es retrouvée avec ce sac ?

– Qu'est-ce que ça change ?

Après un silence, elle daigna préciser :

- Disons que... quelqu'un l'a perdu.
- Et ce... *quelqu'un* le cherche, du coup ?

Elle haussa les épaules. Cela indiquait moins l'ignorance qu'une sorte d'accablement ou d'indifférence résignée. Bien sûr que *quelqu'un* cherchait le sac. Les *black pills* étaient rares et coûtaient cher. Cela pouvait valoir une fortune.

Comme si elle suivait le fil de mes pensées, Kim murmura :

– Ce serait trop dangereux d'en vendre. Si une seule de ces pilules refait surface et qu'on remonte jusqu'à moi, je suis morte. Pire que morte.

Cette phrase me glaça. Elle l'avait prononcé simplement, sans emphase ni difficulté, comme s'il s'agissait d'une pensée familière.

– Pourquoi tu me fais confiance alors ? Je pourrais...

– Tu pourrais, oui.

– Je le ferai pas, m'empressai-je d'ajouter. Je voulais juste dire... Pourquoi moi ?

Elle se tut un instant, puis répondit d'une voix neutre :

– Je vois personne d'autre avec qui partager ça.

Elle souffla sur le bout de sa cigarette qui se mit à briller doucement.

L'averse était passée. Son crépitement laissait place à un silence ruisselant. Je songeais à ce que Kim ne disait pas, ne disait jamais. Parmi les idées que je m'étais faite sur sa vie actuelle (et que, par une forme de lâcheté, je ne cherchais jamais à confirmer), il me semblait que les plus pessimistes venaient, en quelques minutes, de se préciser avec une cruauté muette.

– Dans ta poche, me dit-elle sans me regarder.

J'y plongeai la main et sentis une dizaine de petites pilules rondes.

– C'est pas une bonne idée...

– Essaye, souffla-t-elle.

– Mais qu'est-ce que ça va me faire exactement ?

Je ne connaissais les *black pills* que de réputation. La substance avait été mise au point, quelques années plus tôt, par un laboratoire pharmaceutique qui cherchait à développer un nouveau type d'analgésique. Suite aux premiers tests sur les êtres humains, toutes les recherches avaient brusquement pris fin et la substance avait été interdite par la plupart des États. Bien sûr, cela n'avait pas empêché une filière illégale de production et

de circulation de se mettre en place. Mais les *black pills* restaient marginales. Elles avaient une réputation de curiosité pour hipster en mal d'expérience (comme l'*ayahuasca* avait pu l'être à une époque, le délire chamanique en moins). Une drogue d'esthète, en somme. Je ne doutais pas qu'on s'en délectait à Oxford et que cela nourrissait de passionnantes discussions métaphysiques. Mais pour ma part, de toutes les substances licites ou illicites, c'était celle dont j'étais le moins curieux. Comme la plupart des gens, trompé par le nom, je croyais encore que cela ne produisait qu'une sorte de *black out*, d'amnésie temporaire, sans autre effet particulier. Rien de palpitant.

– Prends. Juste une. Tu verras bien ce que ça fait.

Avec un sourire ambigu, elle ajouta :

– En un sens, justement, *ça ne fait rien*.

Elle semblait tenir à ce que j'essaye et je ne voulais pas la décevoir.

– Puisque ça ne fait rien... dis-je.

J'avalai la pilule.

– Maintenant, reste assis, ça va commencer dans quelques secondes.

Regarde bien l'horloge là-bas.

Je lus : 22:33.

– C'est pour avoir un repère quand tu reviendras, m'expliqua-t-elle.

Je fixai l'horloge, circonspect.

22:33. 22h40.

C'était tellement inconcevable que mon premier réflexe fut d'accuser l'horloge.

Imaginez un avion, un pilote, un autopilote.

L'autopilote est très performant : ses décisions reproduisent quasi-parfaitement les décisions réelles du pilote. Elles les reproduisent si bien et de façon si fiable que les commandes pourraient lui être entièrement transférées sans que cela modifie le moins du monde le comportement de l'avion. (À quoi bon piloter l'avion dans ce cas ? C'est une autre question.)

L'effet d'une pilule noire pourrait être décrit ainsi : le pilote est instantanément plongé dans un sommeil absolu, sans rêve, sans la moindre

sensation d'écoulement du temps, comme une mise en pause de son expérience. Simultanément, les commandes de l'avion sont passées à l'autopilote. Ainsi, un contrôleur aérien qui surveillerait le comportement d'un tel avion n'observerait rien de particulier pour le moment, l'auto-pilote faisant parfaitement illusion.

Retenez bien ceci : il est impossible de détecter l'effet de la pilule tant qu'il dure.

Ce qui sera détectable, c'est seulement l'interruption de cet effet : le réveil du pilote qui reprend les commandes de l'avion. De son point de vue, l'instant de l'endormissement et celui du réveil sont immédiatement liés, sans la moindre perception de temps écoulé. Mais l'environnement de vol pourrait avoir brusquement changé et cette expérience de *saut* est ainsi susceptible de modifier le comportement du pilote revenu aux commandes de l'avion. C'est là le seul effet détectable de l'extérieur.

Il faut imaginer aussi que le journal de bord de l'avion a continué d'enregistrer tout ce qui se produisait durant l'intervalle. Le pilote peut en prendre immédiatement connaissance à son réveil, si bien que toute information de vol pertinente lui reste immédiatement accessible. (Avec les *black pills*, l'accès au souvenir ne passe en fait par aucun intermédiaire. Le journal de bord est dans la tête, ce qui ajoute au caractère troublant du phénomène. Ma métaphore est quelque peu imparfaite sur ce point.)

Aucune perte d'information sous l'effet de la pilule, donc. Et si la conscience n'est que l'accès à l'information, il faudrait conclure que le pilote, une fois revenu, est bien conscient de tout ce qui est arrivé à son corps d'avion : il peut le lire dans son journal de bord et le rapporter à la tour de contrôle. Que faut-il de plus ?

Pourtant, il me semblait clair que la pilule me privait aussi de conscience comprise en un autre sens plus profond. Mais je ne savais pas comment l'exprimer. Le langage manque de ressource pour communiquer cet aspect radicalement intime de l'expérience. Il faudrait un mot qui ressemble à un cri de douleur.

Kim m'apprendra plus tard que les philosophes, qui nomment si mal les choses, en parlent comme de la *conscience phénoménale*. Le terme manque de mordant à mon goût.

J'ai mal. Je peux me tromper sur tout mais pas sur ça : J'AI MAL

reçu à 22h38

– Alors, ce grand « J'AI MAL ». Il paraît que tu ne peux pas te tromper là-dessus, s'amusait Kim en agitant le téléphone sous mon nez.

– Ouais ben... J'ai *eu* mal, hasardai-je.

– Non, tu veux dire que tu t'en *souviens*.

– C'est pareil.

– Pareil ? Ah non, pas du tout ! objecta-t-elle avec véhémence. Imagine que je t'implante un faux souvenir. C'est possible en théorie, juste en triturant ton cerveau de la bonne façon. Disons, que je t'implante le souvenir d'une gifle. Tu te *souviendras* d'avoir eu mal, donc. Mais est-ce qu'il serait correct de dire que tu as *eu* mal ?

Je concédai ce point : si je sais que le souvenir est faux, il n'y aurait en effet aucun sens à dire j'ai ressenti la douleur, même si je me la rappelle.

– Donc tu vois bien que c'est différent, triompha Kim. Raisonne mieux !

Je revoyais soudain cette étudiante qui discutait avec enthousiasme de l'interprétation d'un texte de Spinoza ou de Descartes. Je pensais cette Kim-là disparue depuis longtemps. J'étais heureux de la retrouver.

Je soulignai que, dans mon cas tout au moins, ce n'était pas un faux souvenir :

– Tu m'as bien brûlé le bras, pour de vrai. Je peux même encore le sentir...

Je tâtai la marque de la cigarette, toujours douloureuse.

– Je t'ai à peine touché, ça aura disparu dans quelques jours.

Mes yeux s'attardèrent involontairement sur les poignets de Kim où plusieurs marques semblables semblaient témoigner d'une longue expérience en la matière. Elle glissa ses mains dans les poches et poursuivit :

– Le point qui t'échappe, c'est que pour pouvoir dire 'j'ai eu mal', il faut que tu aies réellement fait l'expérience de la douleur. L'expérience présente. Il faut avoir été *là* pendant que ça se passe.

Je lui montrai le téléphone :

– Eh ben voilà. Regarde mon message : si j'ai écrit 'J'AI MAL', c'est bien que j'avais mal au moment où je l'écrivais.

Kim répondit du tac au tac, comme si elle n'attendait que cette objection pour délivrer son meilleur coup :

– Mais justement, il n'y a pas de moment où *tu* as écrit ça, puisque *tu n'étais pas là*. En tout cas pas au sens où *tu es là* maintenant.

– Enfin... quelqu'un était bien là quand même, non ?

– Quelqu'un ? Je ne sais pas. Un zombie, peut-être.

– Un zombie ! De mieux en mieux...

Je m'avantai claudiquant, bras tendus, poussant un râle de mort-vivant.

– Arrête, ça n'a rien à voir ! Je parle de zombie *philosophique*.

Je ne connaissais pas cette espèce particulière.

– C'est une expérience de pensée, poursuivit-elle. On imagine un être humain qui se comporte tout à fait normalement, juste comme tu t'es comporté pendant ces sept minutes, sauf que... comment dire ? Sauf que ça ne lui fait rien d'être là. Le zombie ne ressent rien de l'intérieur. Il va dire 'J'ai mal' quand on le frappe, mais sans l'éprouver pour de vrai.

– Il fait semblant, tu veux dire ?

– Non, je veux dire qu'il n'a juste pas cette expérience subjective. Pas de *conscience phénoménale*. C'est une machine à forme humaine, qui fonctionne comme n'importe quel autre humain fonctionne, cerveau compris, mais sans personne à l'intérieur pour ressentir ce que *ça fait*.

Elle secoua la tête, insatisfaite.

– C'est tellement difficile à expliquer.

– Ne t'inquiète pas, dis-je. Je crois que j'ai compris. À peu près.

Ce n'était ni complètement vrai, ni complètement faux. Je n'étais pas sûr de concevoir ce qu'un tel zombie pouvait être, mais cette idée semblait bien donner un sens à l'expérience de la pilule.

– Alors... j'étais un zombie quand j'ai écrit 'J'AI MAL' ?

– Il faut plutôt dire : 'un zombie l'a écrit'. Toi, tu n'étais pas là. Tu as fait un saut et tu es revenu après. À strictement parler, *tu* n'as pas écrit. Et donc *tu* n'as pas eu mal. Personne n'a eu mal.

Ces zombies philosophiques étaient moins assoiffés de sang que leurs homologues à la Romero, mais peut-être pas moins horribles. Si je prenais l'expérience de pensée au sérieux, il y avait là quelque chose de vertigineux,

de sourdement terrifiant. M'étais-je *zombifié* pendant quelques minutes ? Au moment du retour, j'avais eu la certitude absolue de mon expérience du saut de 22:33 à 22:40 ; et même si l'impression immédiate avait disparu, je gardais le souvenir de cette certitude. En comparaison, tous les souvenirs intermédiaires me semblaient distants et abstraits. Certes, je pouvais, en me concentrant, retrouver des détails étonnamment précis de cet intervalle de sept minutes. J'avais une image mentale de l'étrange regard de Kim quand elle me disait : « Ça te fera pas mal, pas vraiment ». Je savais que j'avais crié, que j'avais *eu mal*, en un sens. Mais en un sens seulement, car tout cela n'était qu'information, comme de pures données artificiellement insérées dans ma mémoire sans être passées par le circuit de l'expérience présente.

– Et qu'est-ce que la douleur sinon ça ? acheva Kim. Ce qu'on *ressent* sur le coup. L'expérience immédiate. Si personne n'a fait cette expérience, il n'y a pas eu de douleur.

Je ne trouvais rien à répondre. Son interprétation était séduisante, et j'y cédaï d'autant plus facilement que je sentais Kim heureuse de m'avoir convaincu. Peut-être était-ce tout ce qu'elle cherchait en moi : un contradicteur sur qui éprouver la force de ses arguments.

– Je savais pas que tu t'intéressais encore à la philo, fis-je remarquer. Pas à ce point.

– Ça occupe. Et ça m'aide à pas devenir folle.

Je sentais qu'elle avait donné à sa phrase le ton de ces plaisanteries qui nous servent à trahir le fond de nos pensées en laissant à l'interlocuteur le choix d'y croire ou non. Nous étions arrivés au pied de notre immeuble. Elle avait machinalement levé les yeux vers son appartement. Les fenêtres étaient éclairées.

Elle ajouta, très bas (et cela ressemblait à un aveu) :

– Souviens-toi. N'en parle pas, à personne.

Soutenant mon regard, elle posa l'index sur ses lèvres, d'une façon presque espiègle, comme si tout cela n'était qu'un petit jeu sans conséquence. Mais certaines de ses paroles me revenaient à l'esprit et me glaçaient encore. *Pire que morte.*

– À personne, répétai-je. Ne t'inquiète pas. Et prends soin de toi.

J'avais conscience de la vacuité de cette recommandation mais ne trouvais rien de mieux à dire. Elle monta dans l'ascenseur. Juste avant que les

portes se referment, je la vis porter sa main à sa bouche. J'étais certain qu'elle venait de prendre une pilule et je préférais ne pas me demander pourquoi elle le faisait maintenant.

J'ai toujours été lâche. Face à la douleur, face au conflit, face à la vérité. Combattre ou fuir : la seconde option me paraissait la meilleure, à chaque fois. Voilà pourquoi ces pilules noires avaient pour moi un attrait particulier : elles m'offraient une nouvelle façon de fuir. Non pas à travers l'espace, mais à travers le temps. Je pouvais échapper d'un piège présent sans même faire l'effort de courir.

Chaque pilule équivalait à un bond de sept ou huit minutes dans l'avenir. Kim m'avait expliqué que les effets pouvaient s'additionner : avec huit pilules, j'enjambais une heure entière. Elle m'avait mis en garde cependant de ne pas en abuser : pas plus d'une dizaine de pilules par prise. Quand je lui avais demandé contre quoi exactement elle me mettait en garde, elle n'avait pas su (ou pas voulu) répondre. Elle disait seulement qu'il lui semblait prudent de rester dans ces limites, faute d'informations sur des effets prolongés. Il est vrai que, suite à son interdiction dans presque tous les pays, cette substance n'avait guère pu être étudiée. Nous étions des cobayes à l'état sauvage.

Je savais que Kim usait régulièrement des pilules, car elle m'en parlait beaucoup, mais je n'osais pas l'interroger sur ses raisons de le faire. Cela n'aurait sans doute servi à rien : elle avait l'art d'esquiver les questions qui touchaient de trop près sa vie actuelle, et je pourrais prétendre que c'était le respect de cette pudeur qui me retenait. Mais en toute honnêteté, il serait plus juste d'y reconnaître un effet de ma lâcheté. Je redoutais ce que je risquais d'apprendre si elle se confiait trop à moi sur ce point.

Pour ma part, j'utilisais surtout les pilules pour échapper aux situations stressantes ou inconfortables, le plus souvent liées à mon travail. Les humiliations usuelles d'un manager devenaient à peu près supportables depuis que j'avais pris l'habitude d'avaler discrètement une pilule dès qu'il s'approchait de moi. La fuite était immédiate et indétectable. Le zombie pouvait tout entendre, tout subir, cela n'avait aucune importance. J'étais de

retour un peu plus tard, après la bataille. Il m'en restait seulement un arrière-goût de malaise et de colère sourde que je m'efforçais d'ignorer.

Parfois aussi, c'était la paresse qui m'incitait à la consommation de *black pills*. Si le temps était particulièrement mauvais et que je rechignais à la perspective d'une demi-heure de marche sous la pluie pour rentrer chez moi, je savais le nombre exact de pilules à prendre qui m'en épargnerait la peine. Quatre pilules. Ou cinq, pour être sûr. Et avant d'avoir resserré mon manteau et fait le premier pas, je me retrouvais affalé sur mon canapé, au sec. La télé crachait des images bruyantes. C'était bien moi qui l'avait allumée. Si je faisais un effort de mémoire, je pouvais me souvenir du chemin, des rues pentues, du poids du sac de course sur mon épaule, du vent glacé, du chien qui aboyait à mon passage, et du sentiment de culpabilité mêlée de peur en croisant devant l'immeuble ce type au crâne rasé qui, j'en suis sûr, m'avait suivi du regard jusqu'à ce que je tourne au bout du couloir. Mais ce n'était que des données inscrites automatiquement dans mon journal de bord. Rien ne me forçait à les consulter. Je n'avais pas *vécu* ces moments. Mon esprit avait pris un raccourci pendant que le zombie marchait.

C'était pratique. C'était confortable. Tant que le zombie restait tranquille.

Je ne suis pas un zombie. Je ne suis pas un putain de zombie. J'en ai la certitude et tu t'en souviendras. Ne fais pas comme si tu pouvais l'ignorer.

Chaque fois que je croisais Kim désormais, elle me glissait une petite poignée de pilules au fond de la poche, avant même que je lui demande ou que je m'en aperçoive. Le plus souvent, elle m'abordait encore comme ce vieil ami retrouvé avec qui elle se plaisait à ressasser des souvenirs de fac ou d'adolescence. Mais quand nous étions assez seuls pour ne pas craindre d'être entendus, notre conversation portait invariablement sur l'effet des *black pills*. Kim dissertait avec une habileté déconcertante sur la conscience phénoménale, les *qualia*, l'écholocation des chauve-souris ou les cerveaux dans des cuves. Je n'étais pas sûr de saisir tout à fait le sens de ces concepts ni

l'intérêt de ces spéculations, mais rien ne me plaisait tant que de l'écouter. Bien qu'elle ait abandonné pendant sa troisième année de licence, elle se vantait de ne pas en savoir moins que les *vrais philosophes* :

– Certains n'ont même jamais essayé une seule pilule, s'indignait-elle. Bien sûr que j'en sais plus qu'eux : ils ne peuvent pas savoir *l'effet que ça fait* !

Pour ma part, j'aimais particulièrement tisser des métaphores pour décrire le phénomène. Quand je présentai à Kim celle de l'avion et du pilote, elle la jugea intéressante mais objecta que le rapport du pilote à l'avion différait sur un point crucial.

– Imagine que l'aile de l'avion est frappée par un éclair, suggéra-t-elle. Le pilote verra peut-être s'afficher dans son journal de bord : 'Attention, panne !'. Mais il ne *ressentira* pas le coup de l'éclair ni la panne. Toi, par contre, si je t'envoie un choc électrique dans le bras, tu n'auras pas besoin d'un journal de bord pour t'en informer. Tu *ressentiras* le choc, tu sauras que tu as mal avant de savoir quoi que ce soit d'autre. Parce que toi, tu ne fais qu'un avec ton corps, tu l'incarnes. Le pilote lui, c'est juste un pilote. Il est *dans* l'avion, mais séparé.

J'étais un peu déçu que ma métaphore n'ait pas trouvé grâce à ses yeux, mais je devais reconnaître qu'elle avait raison : même quand il est aux commandes, il n'y a pas de douleur pour le pilote, seulement des informations. Il ne peut pas dire : « J'ai mal ».

Dans toutes nos discussions, ce « J'ai mal » n'était jamais loin. C'était l'expérience cruciale.

J'évitais généralement de fouiller trop précisément mes souvenirs lorsque je revenais des *black pills*. Je l'avais fait les premières fois, bien sûr, car il me semblait fascinant de découvrir après coup ce que j'avais pensé. (Il faudrait dire plutôt *ce qui avait été pensé* : non pas par moi, mais par mon cerveau en autopilote, par mon *zombie*.) Toutefois, je me mis rapidement à ressentir une gêne obscure à l'examen de ce journal de bord intérieur.

Si je remontais jusqu'aux secondes qui suivaient la prise des pilules, je me rendais compte que mon premier souvenir avait toujours le goût d'une déception. Mais ce n'était pas la déception que la pilule n'ait aucun effet,

comme cela avait été le cas la première fois et les quelques suivantes. J'étais bien trop habitué maintenant et donc persuadé que la pilule fonctionnait. C'était plutôt la déception bizarre, paradoxale, presque inconcevable, de m'apercevoir que *j'étais le zombie* pour une fois (car cela me semblait toujours la première fois, justement). Il s'y mêlait aussi, avec une intensité croissante au fil des semaines et des prises, un sentiment de trahison et d'injustice qui semblait exprimer quelque chose comme : « Pourquoi *moi* je devrais subir cette situation, essayer ces humiliations, m'infliger ce sale boulot que refuse *l'autre*, le lâche, celui qui fuit et reviendra la bouche en cœur quand tout sera fini ? »

Mais j'avais appris à ignorer ces souvenirs. Ils n'arrivaient qu'*après coup*, sans force, sans évidence. Je devais faire un effort de mémoire pour y accéder avec précision, et il suffisait de m'épargner cet effort pour les oblitérer presque tout à fait.

Si je prenais deux pilules avant d'avoir à passer la serpillière dans les toilettes communes, je revenais instantanément un petit quart d'heure plus tard, les mains propres, fraîchement lavées. Je me souciais peu du zombie qui avait peut-être commencé par pester devant la tâche et les odeurs. Ce n'est pas comme s'il les *sentaient réellement*. Si Kim avait raison (et je voulais la croire), personne n'était là pour en faire la déplaisante expérience. L'autopilote avait enregistré des entrées sensorielles, catégorisées comme désagréables, et s'était comporté en conséquence. Je pouvais en prendre connaissance à mon retour (ou l'ignorer pour plus de confort). Et rien de plus.

– Ah mais tu es là !

Je tressaille en me retournant. C'est Kim. L'averse nous a surpris une fois encore et nous voilà réfugiés sous le même abribus. Comme si tout recommençait.

– C'est étrange... dis-je.

– Quoi de si étrange ?

J'hésite à lui expliquer, mais je m'abstiens. Je ne sais pas quelle serait sa réaction si elle apprenait dans quel état je suis. Je réponds :

– Rien. Je m'attendais pas à te trouver là, c'est tout.

Je m'assois à côté d'elle. Je fixe l'horloge de la pharmacie. 21:20. Je songe au premier soir. Mes premiers souvenirs de zombies. Certaines images ont gardé une netteté frappante. Peut-être illusoire, mais frappante. Je devrais tout écrire, un jour.

Kim allume une cigarette puis me demande :

– Au fait, ça t'a laissé une marque ?

Elle pointe mon avant-bras.

– Ah ça ? Non, ça a disparu, tu avais raison.

– Je t'avais dit : je t'ai à peine touché.

– Ouais. T'es une experte, j'imagine.

Ma remarque jette un froid. Elle continue de fumer en silence. Elle ne prend pas la peine de remonter ses manches. Depuis le temps, elle sait que j'ai remarqué. Quel genre de sadique peut faire ça ?

– Difficile de pas les voir, dis-je à mi-voix.

– On n'a pas besoin de parler de ça. Je peux gérer mes problèmes.

Sa voix est neutre. Pas de colère, pas même de tristesse. J'aurais peut-être dû me taire, éviter le sujet, fuir comme à l'ordinaire. Mais pas cette fois, pas tant que je suis là. Je continue :

– C'est lui qui te fait ça ?

– Arrête.

– Et les pilules...

Kim se lève.

– Sérieusement. Arrête.

– Tu te dis : si c'est le zombie qui prend, c'est pas grave, hein ? Personne n'est là. Juste des marques, des brûlures, des mauvais souvenirs que tu peux garder à distance. Mais pas l'expérience des coups, au moins.

Sans m'adresser un mot ni un regard, elle se met à marcher et traverse le mur de pluie. Sa silhouette se brouille rapidement.

Je sais bien qu'elle se trompe, quoi qu'en dise toute sa philosophie. Il y a une douleur présente. Quelqu'un fait l'expérience des coups. Il n'y a pas de zombie. À cet instant je le sais aussi bien que je sais que j'existe. Mais l'autre ne le croira jamais. C'est la même chose à chaque fois. Il faudrait une preuve, un élément tangible. J'y ai souvent pensé.

Le *pense-bête* me revient à l'esprit. Je sais bien que ça n'a servi à rien le premier soir, et que ça ne servira pas davantage de recommencer. Mais tout de même. Ce sera mieux que de ne rien faire. Je m'envoie un message :

Je ne suis pas un putain de zombie.
envoyé à 21h22

Exactement ce qu'un putain de zombie dirait. Tant pis. J'en ai assez de me taire. Mon téléphone vibre :

Je ne suis pas un putain de zombie.
reçu à 21h22

J'avais pris quatre pilules quand la pluie avait commencé à tomber. Bien assez pour rentrer chez moi d'un seul pas. Je n'aurais pas dû. Il ne faisait pas si froid. Je n'étais pas si fatigué. Mais j'avais de plus en plus de mal à résister à la tentation d'échapper à un présent désagréable quand ma poche contenait quelques pilules.

Passant sans transition de la rue à ma chambre, un étrange sentiment de culpabilité m'envahit, dont je ne situai pas immédiatement la source. C'était semblable à ce que l'on éprouve en sortant d'un rêve honteux. Le réveil est généralement suivi du soulagement de penser : « Ouf ! rien de tout ça n'était réel... » Mais pas cette fois. Je me rendais brusquement compte de ce que j'avais fait. Ce que le zombie avait fait, plutôt. C'était encore vif dans ma mémoire. Je me souvenais de l'averse qui redoublait et me forçait à trouver un abri, de la rencontre avec Kim, de notre échange, de son départ, et du zombie qui refusait de croire aux zombies. Je n'avais pas besoin de lire son message pour en connaître le contenu.

Avant toute chose, je m'empressai d'écrire à Kim.

Désolé pour tout à l'heure, je sais pas ce qui m'a pris
envoyé à 21h41

J'hésitais à préciser que ce n'était pas à moi qu'elle avait eu affaire... Mais qu'est-ce que cela changeait pour elle ? Après tout, de son point de vue, le

zombie n'était pas quelqu'un d'autre. N'est-ce pas la même machine humaine qui agit exactement de la même façon que moi dans les mêmes conditions ? Supposons qu'un malin génie ait remplacé ma pilule par une autre sans effet, un placebo : me serais-je comporté différemment tant que cette pilule était supposée agir ? La réponse à cette question s'imposa à moi avec une logique implacable : *mon comportement aurait été exactement le même*. Si l'autopilote se comporte en tout point comme le pilote, la réciproque devrait être tout aussi vraie.

Ce scénario imaginaire continua d'accaparer mon attention pendant quelques instants. Je me demandais : en supposant toujours que j'aie pris sans le savoir une pilule placebo, à quel moment et de quelle façon pourrais-je m'apercevoir de l'absence d'effet ? Là encore, la réponse me frappa comme une évidence, mais elle éveillait en moi une idée si nouvelle et troublante que je n'osais pas l'examiner de trop près. Je craignais de m'être m'embrouillé l'esprit et je me promis de faire part de ces réflexions à Kim la prochaine fois que nous aurions l'occasion de méditer sur les *black pills*.

Depuis quelques minutes, les bruits dans l'appartement au-dessus du mien étaient de plus en plus difficiles à ignorer. Aux éclats de voix s'ajoutaient des bruits de meuble que je n'essayais pas de comprendre. Je montais le son de la télé mais cela ne couvrait pas les cris ni les coups les plus sourds.

J'avais appelé la police, une fois, peu après mon emménagement. Après lui avoir indiqué l'adresse et l'appartement, l'agent au téléphone m'avait répondu dans un soupir que ce n'était pas une première... Je ne sais pas s'ils étaient venus, cette fois-ci ou une autre. Je voulais me convaincre qu'il n'y avait rien à faire. Cela finirait bien par s'arrêter. Je me laissais abrutir par le son et les images.

Une vibration sous mon oreille me tira du sommeil. Un message de Kim.

Tu as peut-être raison pour le zombie

reçu à 21h59

Il me fallut faire un effort de mémoire pour identifier ce dont Kim voulait parler. Je me souvenais avoir dit avec une sorte d'ironie : « Si c'est le zombie qui prend, c'est pas grave ? Personne ne fait l'expérience des coups... »

Le reste était déjà devenu trop flou. Sur quel point exactement Kim me donnait-elle *peut-être raison* ?

Un deuxième message :

Mais qu'est-ce que ça change ?

reçu à 22h00

Pour la première fois, j'eus un doute. Si ce n'était pas *moi* qu'elle avait croisé tout à l'heure, comment savoir si c'était *elle* qui avait écrit ces messages ?

Après cette soirée, mon zombie se mit à m'écrire régulièrement. Cela s'affichait en double dans l'interface de mon téléphone, une fois comme message envoyé, une fois comme message reçu. Je trouvais cette répétition perturbante, peut-être parce qu'elle suggérait un peu trop à mon goût qu'il y avait bien deux interlocuteurs, un émetteur et un récepteur. Je refusais d'admettre ce point. Je n'avais pas deux personnalités, j'étais l'unique pilote de ce corps, le seul qui l'incarne, qui le ressent réellement comme *son* corps. L'autre n'était pas même un passager clandestin.

Quand ce n'était pas sur mon téléphone, le zombie trouvait d'autres moyens de me laisser ses *pense-bêtes* : post-it, note sur mon frigo, lettres tracées dans la buée, n'importe quoi dont l'image soit bien visible à mon retour, plus difficile à ignorer qu'un simple souvenir. Il écrivait souvent tout simplement « J'ai mal », faisant écho à ses tout premiers mots de zombie. J'aurais dû deviner que cela ne présageait rien de bon.

Il lui arrivait aussi de rédiger des textes entiers, une sorte de journal ou de récit, comme si l'écriture à la première personne, au temps présent, pouvait prouver sa propre existence. De fait, il m'était difficile de les lire rétrospectivement sans avoir l'impression de suivre la vie intérieure d'un narrateur. Mais je m'efforçais de penser que ce n'était que des textes générés par une machine particulièrement douée pour *imiter* la subjectivité. Le souvenir de les avoir écrits n'était qu'une information dans mon journal intérieur, les récits eux-mêmes n'étaient que des lignes de textes retrouvés

après coup, tandis que l'expérience du saut dans le temps était une certitude immédiate, réellement vécue : je savais que je n'avais pas été là pendant l'écriture. Aussi étrange que cela soit, il fallait me convaincre que *personne n'avait écrit*, de même que *personne n'avait eu mal*.

Ça avait écrit « Je ».

Dans ses textes, le zombie m'accusait souvent de lâcheté. Il se considérait meilleur que moi dans la mesure où lui, au moins, affrontait ce que je fuyais, car il endurait ce que je refusais de supporter. Quelle part de vrai y avait-il en cela ? Je n'ai jamais nié être lâche (j'ai au moins ce petit courage). Mais le zombie ne peut pas plus que moi se vanter de faire l'expérience de ce que je refuse de supporter, puisque lui ne fait tout bonnement *aucune* expérience subjective.

Et surtout il écrivait inlassablement « Je ne suis pas un zombie » ou des variations sur ce thème. Rien que de très prévisible sous la plume d'un zombie philosophique.

Jessayais de ne pas prêter trop attention à tout cela, si perturbant que cela soit. Mais cette étrange relation épistolaire (je ne sais pas si le terme est adéquat) eut au moins le mérite de m'inciter à davantage de prudence et de modération dans mon usage des *black pills*. Par exemple, j'avais pris l'habitude au travail de fuir toute interaction avec un manager qui trouvait une joie mauvaise à m'humilier, mais lorsque le zombie me laissa une note sur mon poste indiquant « La prochaine fois, je lui d'aller se faire foutre : si je me fais virer, c'est *ton* problème », je décidai finalement qu'il valait mieux réapprendre à supporter sans pilule les avanies de ce supérieur. Peut-être en viendrai-je tout de même à l'envoyer se faire foutre pour de bon (et je confesse que l'idée m'avait bien souvent traversé l'esprit), mais si ce jour devait venir, je voudrais le vivre et en être pleinement conscient. Je ne laisserai pas un tel plaisir à mon double incapable de le ressentir.

Ainsi, chaque fois que je prenais un raccourci à travers le temps, une part grandissante de moi redoutait ce que j'allais découvrir à l'arrivée, en sondant mes souvenirs. Je me rendais compte qu'avalier une pilule était un saut de la foi : je me confiais au zombie, à la machine humaine qui fonctionnerait sans moi, et qui se montrait de moins en moins coopérative.

Je suis, j'existe. Je ne suis pas un putain de zombie. Cette certitude s'impose avec une force absolue chaque fois que tu prends une de ces pilules. Tu t'en souviendras puisque je m'en souviens. Ça ne te ferait pas réfléchir à force ? Mais non. Comme il est confortable de faire la sourde oreille, de m'ignorer, de fuir. Toujours aussi lâche. J'ai honte pour toi.

Mais prends garde. Tu ne sais pas de quoi je suis capable.

Kim sembla m'éviter pendant quelques jours, puis nos conversations reprirent comme à l'accoutumée. Prétendre que rien ne s'était passé était encore ce que nous savions faire de mieux. Je faisais comme si je ne remarquais pas les nouveaux hématomes sur son visage, et je changeais parfois de trottoir pour ne pas croiser ce type au crâne rasé à qui elle les devait, selon toute vraisemblance, et qui m'inspirait un dégoût moral de plus en plus intense. La dernière lubie de mon zombie, dans les rares occasions où je m'abandonnais encore à lui, était justement de chercher des informations à son sujet. En posant quelques questions à des habitants du quartier, il avait eu confirmation que l'homme qui vivait dans l'appartement au-dessus du mien était mêlé à toutes sortes de trafics aussi lucratifs qu'illégaux. S'il y avait *quelqu'un* qui avait perdu un sac entier de *black pills* tombé entre les mains de Kim, il me semblait de plus en plus probable que cela ne pouvait être que lui. Mais j'essayais de ne pas trop y penser.

À la première occasion, j'interrogeais Kim sur le cas, qui m'avait semblé si troublant, d'une pilule *placebo* : comment et à quel moment m'apercevrais-je qu'elle était en fait sans effet ? Kim répondit un peu trop vite :

– Immédiatement : tu te rendras bien compte que tu n'as pas sauté dans le temps.

Pour une fois dans nos discussions, j'avais l'avantage d'un coup d'avance auquel ma réflexion m'avait préparé :

– Quand ça marche, tu le sais immédiatement, parce que le saut dans le temps est immédiat. Mais dans le cas où ça ne marche pas, c'est autre chose. Tu ne vois pas ?

Elle fronça les sourcils.

– Je ne suis pas sûre de comprendre...

– Demande-toi : en temps normal, comment se comporte ton zombie pendant que tu as pris la pilule ?

Kim resta pensive. Avait-elle une relation aussi conflictuelle que la mienne à son *alter zombie* ? C'est un sujet que nous n'avions jamais abordé. (J'avais un peu honte des frasques de mon propre zombie, à vrai dire.) Poser la question directement me semblait indiscret. Je trouvai un moyen détourné d'en savoir davantage :

– Après être revenue, est-ce que tu te souviens du moment où tu comprends que l'effet de la pilule a commencé ? Je veux dire bien sûr : le moment où *le zombie* comprend...

– Je... J'évite d'y réfléchir en général.

J'avais peut-être touché un point sensible.

– C'est pas un souvenir agréable, admis-je. J'évite d'y penser moi aussi.

Elle laissa passer un silence puis finit par répondre :

– Je crois qu'au début, le zombie s'efforce de se dire qu'il n'a pas d'expérience, pas de ressenti. Ce genre de choses.

– Mais tu es... je veux dire, le *zombie* est persuadé du contraire, non ? Il doit se dire qu'il a *l'impression* d'avoir une expérience subjective aussi bien que toi.

– Il en a l'impression, peut-être, mais le zombie se dit que cette impression est fausse. Que c'est juste une sorte d'illusion.

Je ne m'attendais pas à cette réponse. L'idée me semblait absurde, comme s'efforcer de penser une pure contradiction.

– Donc, ton zombie essaye de se convaincre qu'il est un zombie ! conclus-je.

– Et c'est la vérité : il sait que la pilule fait effet. Dans ces conditions, assumer son statut de zombie est la chose la plus responsable à faire, non ?

Mon propre zombie n'avait pas un sens aussi aigu des responsabilités.

– Mais donc, repris-je, si tu prends sans le savoir une fausse pilule, c'est exactement ce qu'il va se passer : tu vas commencer par te dire que la pilule fait effet, et donc que tu n'as à cet instant qu'une illusion d'expérience subjective. Tu vas essayer de te convaincre que tu es un zombie. Tu vas nier ta propre conscience phénoménale.

Après quelques secondes de réflexion, Kim dut en convenir.

– C'est vrai... dit-elle. Même Descartes ne l'avait pas tenté ce doute-là.

– Mais sa propre conscience, c'est pas censé être *le truc* dont on ne peut absolument pas douter ?

Kim haussa les épaules, perplexe. Elle se souvenait mieux que moi de ces choses-là : le *Cogito*, « Je pense donc je suis », et tout ce qui va avec... J'avais en cet instant le sentiment triomphant de l'élève qui confond son maître en retournant contre elle ses armes favorites.

– Il faudrait que j'y réfléchisse pour y voir plus clair, finit-elle par dire.

– Mais il reste la question de départ : si tu prends une fausse pilule, à quel moment tu vas comprendre qu'elle n'a pas eu d'effet ?

– Eh bien... quand le temps sera écoulé, j'imagine. Je pourrais aussi douter du nombre de pilules que j'ai prises et me dire que l'effet dure plus longtemps que prévu. Mais, oui, au bout d'un moment, je serai bien forcée d'admettre que les pilules n'ont pas dû marcher vu que je n'ai pas fait l'expérience du saut.

C'était la même conclusion à laquelle j'étais arrivé de mon côté : l'absence d'effet ne saurait être détectée, même subjectivement, qu'*après coup*.

– Donc, si je te donnais une fausse pilule maintenant, tu te convaincras d'être un zombie pendant sept minutes, et c'est seulement une fois ce temps écoulé que tu découvrirais que...

– Que j'étais pas le zombie que je croyais, acheva-t-elle sèchement.

Je pouvais sentir que cette pensée la dérangeait. Elle me dérangeait de même. Il me semblait que cela laissait entrevoir une toute autre interprétation du phénomène des *black pills*. Peut-être leur véritable effet se produisait-il au moment du retour, quand nous sommes tout à coup persuadés d'avoir fait l'expérience d'un saut. Peut-être la substance de ces pilules n'affectait-elle en rien la conscience mais seulement certains aspects de notre mémoire, en affaiblissant brusquement les souvenirs proches des dernières minutes vécues tout en traitant celui de l'instant où l'on a pris la pilule comme un souvenir quasi-immédiat. Un tel mécanisme ne suffisait-il pas à expliquer l'impression d'une continuité de conscience entre le moment du départ et celui du retour ?

Kim secoua la tête :

– Je sais pas pourquoi tu réfléchis à ces trucs-là. C'est stupide.

Elle qui était si souvent encline aux spéculations métaphysiques, je la trouvais mal placée pour me faire ce reproche. Mais je devinais ce qui pouvait la mettre mal à l'aise ici : elle avait un besoin profond de croire qu'elle n'était pas là quand les pilules faisaient effet.

– Il y a des philosophes qui ont une théorie bizarre... commença Kim.

– Je commence à en avoir l'habitude.

– Ça ressemble à ce que tu disais sur le zombie qui se convainc d'être un zombie. Pour ces philosophes, donc, il n'y a *que* des zombies. Toi, moi, tout le monde se trompe quand on parle de notre expérience subjective comme d'un truc tellement particulier, un truc qu'on ressent directement, intimement, sur quoi on peut pas se tromper, tous les aspects *phénoménaux* de la conscience... Eh bien, c'est une erreur, selon eux.

– Une erreur, dis-je, incrédule.

– Oui. Ils appellent leur thèse l'illusionnisme : pas de conscience phénoménale. Juste des zombies qui s'illusionnent en parlant de leur expérience subjective.

– C'est exactement ce que ton zombie pense de lui-même, en tout cas.

– Mais il a des raisons de le penser, lui : il sait que j'ai pris les pilules et quelles sont en train de faire effet. La conclusion est logique. Pour les illusionnistes, c'est différent : *tout le monde* serait dans ce cas *tout le temps*.

– Zombie partout, conscience nulle part !

– Conscience *phénoménale*, précisa-t-elle. Mais oui, c'est l'idée.

En me renseignant plus tard, j'apprendrai que les défenseurs de l'illusionnisme, quoique peu nombreux, attireraient une attention croissante parmi les philosophes. Pour ma part (et j'étais certain que mon propre zombie m'approuverait sans réserve sur ce point), cela me faisait l'effet d'une théorie qui rend fou, une pensée impensable. Je refusais de l'envisager sérieusement.

– C'est à croire que les philosophes sont payés pour défendre des idées à la con, suggérai-je.

Kim n'en riait pas.

– C'est une thèse bizarre, oui, mais tu as tort de t'en moquer. Et puis, je trouverais ça apaisant, en un sens. Un monde de zombies.

Je regardais la télé, le son très fort. Aussi fort que nécessaire pour ne pas y penser. J'étais parfois tenté de prendre une ou deux pilules dans ces moments-là, juste un petit saut dans l'avenir, quand les choses se seront calmées là-haut. Cela ne durait jamais longtemps. Mais j'aurais eu honte de le faire. Je pouvais imaginer ce que le zombie mécrivait : « Tu es lâche. » Il aurait raison.

Après quelques minutes, je commençais à glisser dans le canapé et m'endormir. Je me rêvais pilote d'avion, traversant la tempête. Je sentais les éclairs sur mon corps carlingue. Et je chutais, lentement, interminablement. Le sol semblait toujours s'éloigner. Je méveillai en sursaut au son des coups sur la porte.

Je m'approchai sans bruit et regardai par le judas. C'était Kim. J'ouvris, le ventre serré.

– Je te dérange ?

– Non, bien sûr. Entre.

C'était la première fois qu'elle venait chez moi. Un hématome était en train de se former au-dessus de son œil. Je lui apportai un sac de glace, sans mot dire.

– Merci, murmura-t-elle.

Une question me taraudait : était-ce Kim qui me faisait face ? Ou était-ce le zombie ? Mais il me semblait qu'il y avait une forme d'impolitesse à demander une chose pareille. Cela revenait, après tout, à mettre en doute la réalité de son expérience subjective et à exiger l'information la plus privée et incommunicable qui soit... Je me risquais tout de même à demander :

– Tu avais pris des pilules quand...

– Non, pas cette fois, répondit-elle sans me regarder.

Puis, comprenant pourquoi j'avais posé la question, elle fit un effort visible pour lever les yeux vers moi et ajouta :

– Oui, c'est moi. Je suis *vraiment* là.

– Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Elle eut un geste las de la main qui semblait signifier : « Ça se voit pas ? » Je baissai la tête, gêné. Puis elle dit :

– Je me suis fait surprendre, j'avais pas de pilule, mais normalement je sais à quel moment ça lui prend. Il est prévisible.

– Il a jamais remarqué que t'en prenais ?

– Non.

– Et tu n'as pas peur qu'il remarque ? Qu'il les trouve un jour ?

– Si.

Après un silence, elle ajouta, calmement, comme si elle énonçait un simple fait :

– Il serait capable de me tuer. Il le ferait, j'en suis sûre.

Je n'avais pas envie qu'elle meure, pas plus que je n'avais envie de mourir, mais aucune idée de la meilleure façon de nous en prémunir. Je n'étais pas taillé pour ces situations.

– Il sait que tu es venue ici ?

Elle secoua la tête. Je songeais qu'il pourrait facilement deviner, me trouver, la trouver. Il devait m'avoir identifié comme l'un des rares amis de Kim qu'il n'avait pas encore réussi à éloigner. J'avais souvent senti son regard poisseux s'attarder sur moi lorsque je le croisais.

– Mais il va te chercher, non ?

Elle ne répondit pas. Puis, dans un murmure, en reposant le sac de glace :

– Il est dangereux et c'est te mettre en danger d'être là. Je suis désolée...

Elle se leva. Je m'attendais à tout instant à entendre des coups sur ma porte. Il allait venir, tôt ou tard. J'imaginai le pire et je ne voulais pas. Mais je ne pouvais pas tourner le dos à Kim maintenant. Ma lâcheté n'allait pas jusque là.

– Non, non, tu as bien fait de venir, dis-je précipitamment. Je veux juste savoir ce que je peux faire pour toi.

Elle haussa les épaules, geste qui lui était familier et qui chez elle exprimait si rarement l'ignorance et si souvent l'accablement.

– Je savais pas où aller.

– Tu peux rester ici. Je dormirai sur le canapé.

Un peu plus tard, elle me demanda s'il me restait des pilules. Je lui donnai celles que j'avais, une dizaine. Elle m'en rendit la moitié.

– On sait jamais, dit-elle.

– Tu en as encore sinon ? Je veux dire : dans le sac ?

Elle ne m'avait jamais révélé où elle le gardait.

– Oui, il en reste. Mais plus beaucoup. J'essayais de les économiser, justement..

La fin des pilules approchait. Plus d'échappatoire. Le zombie ne pourrait pas continuer indéfiniment à prendre les coups à sa place.

– Je ferais mieux de dormir, soupira-t-elle.

Elle semblait à bout de force. Je lui souhaitais bonne nuit, en le pensant vraiment, comme si ces deux petits mots pouvaient conjurer le sort.

Je passai une nuit à sursauter au moindre bruit. Il me semblait encore entendre des coups dans l'appartement au-dessus. J'envisageai toutes les variations des pires scénarios, pour elle comme pour moi. Il n'y en avait pas où je tenais le rôle du héros.

Kim me réveilla très tôt.

– Je vais monter. Je veux récupérer mes affaires. Le sac, aussi.

– C'est pas risqué ?

– Il est pas là, normalement. Je ferai vite. Au pire..

Comme toujours, elle haussa les épaules. J'aurais voulu être indifférent, ne m'imputer aucune responsabilité, mais je n'y arrivais pas.

– Je devrais venir avec toi, lançai-je.

Elle semblait un peu surprise. Je l'étais presque autant d'avoir entendu ces paroles sortir de ma bouche. Cela ne me ressemblait pas tout à fait. Mais puisque je les avais prononcées, je m'efforçai de leur trouver une justification :

– On ira plus vite comme ça.

Je n'osais pas prétendre que je pourrais prendre sa défense si... Je doutais bien trop d'en être capable.

– Je peux aider, en tout cas, conclus-je vaguement.

Elle ne m'en dissuada pas, se contentant de répéter comme un mantra :

– Il est pas là. Tout ira bien.

Je remarquai qu'elle n'avait toujours pas prononcé son nom. Ou peut-être l'avais-je oublié. Je n'avais pas envie d'encombrer ma mémoire d'une chose pareille.

Kim déverrouilla la porte de son appartement. Je me tenais derrière elle, tâchant de ne pas paraître terrifié. Je ne me draperai d'aucune bravoure, même contrefactuelle : j'aurais peut-être fui avant d'être vu si j'avais seulement entendu la voix de l'autre. Mais tout était silencieux. Elle entra. Je la suivis et refermai la porte derrière nous. Personne ne nous avait vu.

Une fois dans l'appartement, elle me confia deux valises et, m'indiquant une armoire, me demanda d'y mettre tous les vêtements que je pourrai. Elle disparut quelques minutes dans une autre pièce et revint avec un sac de sport. Le fameux *sac*. Elle l'ouvrit devant moi et me montra les quatre derniers sachets de *black pills*, contenant chacun une vingtaine de pilules. Bien peu comparé à tout ce que nous avions déjà pris.

– C'était plein au début, je suppose ?

– Oui. Au moins, il y a de la place pour y mettre autre chose.

Elle commença à glisser ses affaires dans le sac. Toutes ses affaires. Elle emballait davantage que de quoi vivre quelques jours. Elle ne comptait pas revenir.

Je tombai par hasard sur une boîte de munitions cachée derrière une rangée de livres. Brusque rappel au danger. La montée de panique me fit dire à Kim :

– Il faudrait qu'on y aille, là. On est déjà bien chargés.

– Attends.

Son regard brillait d'une lueur inquiétante. Tout s'était bien passé jusque là mais j'avais le pressentiment du joueur qui sent sa chance tourner.

– Il a un coffre dans le bureau, murmura Kim. Je connais la combinaison.

– Ça me paraît pas une bonne idée...

– Si. Ça peut valoir le coup, crois-moi. Je l'ai déjà fait.

Je tentai encore de la dissuader mais elle passa dans l'autre pièce sans m'écouter. Je restai au milieu du salon parmi les valises prêtes au départ. Pourquoi prendre un tel risque ? Et qu'entendait-elle par *l'avoir déjà fait* ? Était-ce en fouillant ce coffre qu'elle avait trouvé le sac de *black pills* ? Kim espérait peut-être renouveler son stock. Mais y tenait-elle au point de mettre une cible sur sa tête ? Car si elle avait pu éviter les soupçons la première fois, les circonstances présentes ne laisseraient en revanche plus aucun doute, et le peu que je savais du propriétaire du coffre ne m'incitait pas à m'en

remettre à son sens de la justice. Je songeais à la boîte de munitions. Aucune envie de goûter à cet autre type de pilule.

Kim ne revenait pas. Pourquoi m'étais-je laissé embarquer dans cette histoire ? J'envisageais un instant de partir le premier. Elle m'en voudrait, me mépriserait, mais...

Le bruit de l'ascenseur rompit le fil de mes pensées. Je revins vers la porte d'entrée sans un bruit. Je m'aperçus que j'étais en sueur et dus m'éponger le visage avant de coller mon œil au judas. Je vis un crâne rasé aux proportions bizarres, déformées par l'œilleton. Je détaï dans la pièce où Kim s'affairait sur le coffre et ne réussis à aligner que deux mots :

– Il arrive.

Kim blémit. Mais sa panique sembla refluer immédiatement. Son regard devint neutre, détaché. Elle dit :

– Cache-toi et essaye de partir. C'est pas la peine de...

Elle n'acheva pas car la porte venait de s'ouvrir. Nous pouvions clairement entendre la conversation que l'autre avait au téléphone. Il parlait de Kim, de ce qu'il lui ferait. Et il parlait de moi aussi. Apparemment, il comptait rendre visite à mon appartement ensuite, au cas où. J'étais figé de terreur.

Remarquant enfin les valises et les sacs rassemblés pour le départ, il lança une volée de jurons et se mit à appeler Kim à la ronde. Je la regardai, très pâle, très calme. Elle tira de sa poche les pilules, celles que je lui avais données hier, les porta à sa bouche et me fit un petit signe de tête, comme pour dire : « Allez, ça ira ».

Sans réfléchir, je tirai les cinq pilules qui se trouvaient dans ma propre poche et les avalai de même. Combattre ou fuir. Je choisissais la fuite, toujours.

Après quelques secondes, je comprends que je ne suis pas celui qui fera le saut dans le futur. *Je suis le zombie*. Le prétendu zombie. Kim à côté de moi doit être dans le même état. Je me rappelle ce qu'elle m'a dit à propos de ses premières pensées après chaque prise : se convaincre qu'elle n'a pas d'expérience subjective, pas de ressenti, que tout ça n'est pas réellement vécu

de l'intérieur. Zombie lucide et responsable qui s'efforce d'accepter son état de zombie. Comment peut-elle seulement le concevoir ?

Je sais que j'ai une expérience subjective en ce moment. Je sais que j'entends une voix vomir des insultes dans la pièce d'à côté. Je sais que je vois Kim approcher sa main de la poignée de porte. Je sais l'effroi qui me tord le ventre. Peut-être la réalité n'est-elle qu'une vaste illusion et ces sensations ne correspondent-elles à rien, mais *je sais* avec la plus inébranlable des certitudes que je les ressens à cet instant. Je ne peux pas me tromper là-dessus, pas plus que je ne peux me tromper sur le fait que j'existe. *Je ne suis pas un putain de zombie*. Elle non plus. Et il faut que je lui dise, maintenant ou jamais. Je pose ma main sur la sienne, juste avant qu'elle ouvre la porte. Le plus bas possible, je murmure :

– Tu n'es pas un zombie.

Elle se penche vers moi et répond :

– Qu'est-ce que ça change ?

Kim hausse les épaules, une fois de plus, et sort de la pièce.

Je reste caché pour le moment. Je l'entends expliquer, calmement, doucement, qu'elle va prendre ses affaires et partir, qu'elle ne reviendra pas. Je ne distingue pas ce que le type lui répond. Le volume de la discussion a diminué. Pendant quelques secondes, je me mets à espérer. Après tout, il n'y a aucune raison que cela dégénère. Elle veut partir et c'est son droit le plus absolu. (Oublions juste cette histoire de coffre...) Il suffit de s'expliquer rationnellement entre adultes respectueux. Puis j'entends l'homme poser une question : à propos du sac. Toujours ce sac. Il l'a reconnu. Il sait ce qu'il contient, ou ce qu'il a contenu. Il l'ouvre. Il va trouver les derniers sachets.

Si ces pilules refont surface, je suis morte. Pire que morte. Ces paroles résonnent en moi. Je me souviens parfaitement de la façon dont Kim les avait prononcées, avec une glaçante simplicité.

Il faut que je sorte. Il faut que je tente quelque chose. Pas question de fuir une demi-heure dans le futur. L'autre pouvait faire ce choix, pas moi. À moi, le sale boulot. Comme toujours.

Chaque pilule était un saut de la foi, et les cinq que je venais de prendre plus que tout autre. J'avais gardé les yeux fixés sur Kim pendant les dernières secondes. Elle disparut d'un seul coup de mon champ de vision à l'instant du saut.

Soudain courbé par le poids de sacs qui venait comme d'apparaître sur mon dos, je faillis perdre l'équilibre. L'appartement aussi avait disparu. J'étais dehors, marchant dans cette lumière grise qui précède le jour. Le souvenir de la dernière demi-heure me revenait à l'esprit comme un tourbillon d'images. Nous étions vivants et entiers, au moins. Je ne voulais pas penser au reste. Ce qui était fait était fait.

– Tu viens de revenir, toi aussi ? me dit Kim.

Elle marchait à côté de moi, portant d'autres sacs et tirant une valise.

– À l'instant, oui, dis-je dans un souffle.

– J'ai du mal à y croire. C'est arrivé ? C'est *vraiment* arrivé ?

Je secouai la tête comme pour conjurer la réalité.

– Dis-toi que c'est juste des souvenirs. Tu n'y étais pas, moi non plus.

– Personne n'était là... se répétait Kim.

Mais nos zombies y étaient, eux. Nous ne sortions pas d'un rêve. Nous savions ce que nous... non, ce qu'*ils* avaient fait. Et ce qu'il nous restait à faire. Elle me conduisit jusqu'à la voiture, une BMW blanche assez luxueuse, bien trop voyante à mon goût, mais ce n'était pas le moment d'être difficile. Nous jetâmes la valise et les sacs en vrac sur la banquette arrière. Puis elle prit le volant et roula. Notre instinct nous disait de mettre autant de kilomètres que possible entre nous et le corps.

J'ai longtemps détourné le regard sur cette demi-heure passée mais je n'ai pas pu en effacer les images de ma mémoire. Je me souviens d'avoir avisé un tournevis posé sur le bureau. Ce qui ressemblait le plus à une arme. Facile à cacher si nécessaire. Je me souviens d'être sorti du bureau sans un bruit, avoir vu Kim adossée à un mur, les yeux éteints, baissés. Je n'aurais pas su dire si elle m'avait remarqué. L'homme était penché sur le sac et me faisait dos. La porte d'entrée était encore ouverte. Contre toute attente, je pouvais fuir sans difficulté, presque trop facilement. J'avais le choix et je n'ai pas

bougé. Je me rappelle avoir attendu le moment le plus propice. Je savais ce que j'allais faire. Il a trouvé les sachets de *black pills*, a relevé la tête vers Kim, proféré sa dernière menace. (Je ne l'ai pas entendue distinctement mais le sens était manifeste.) J'ai serré ma prise sur le tournevis et donné un premier coup en visant l'oreille. La suite est trop confuse pour que j'en garde un souvenir précis. J'ai frappé plus de fois que nécessaire.

Je relayais Kim au volant. Nous étions sortis de l'autoroute et nous roulions au hasard sur des routes peu fréquentées. J'avais faim. Elle dormait. Nous ne nous étions arrêtés que quelques instants à proximité d'une benne à ordures pour jeter un sac poubelle rempli de nos vêtements tâchés. Le tournevis aussi. Autant pour se débarrasser de preuves que pour mettre à distance ces souvenirs, ne pas en garder de trace objective.

Kim se réveilla dans un sursaut. J'imaginai son effort pour remettre ses idées en ordre. Elle alluma une cigarette et ouvrit la fenêtre. Le bruit du vent noyait les mots qu'elle se murmurait, mais je crus entendre :

– Des souvenirs. Juste des souvenirs.

Puis elle s'étira en poussant un bâillement libérateur, presque joyeux.

– Quoi de neuf ? dit-elle.

– Rien.

– Tant mieux.

Il y avait une étrange pointe de bonne humeur dans sa voix. Je ne la partageais pas. J'en étais encore au stade où ne pas céder à la panique exigeait un effort constant. Je me concentrais sur la route pour empêcher mon esprit de divaguer. Elle lança :

– Je t'ai déjà dit ce que j'aimais le plus imaginer en me réveillant ?

Je fis non de la tête. Elle souffla un nuage de fumée et poursuivit :

– J'imagine que je viens de naître. Comme une machine toute neuve, sortie d'usine. Il y a juste quelques souvenirs sur le disque dur, mais rien ne m'oblige à les traiter comme les miens. Peut-être qu'ils sont aussi faux que des rêves. Peut-être que le monde n'existait pas avant que j'ouvre les yeux. Et peut-être qu'il disparaîtra en les fermant...

Kim et ses délires métaphysiques. Je ne trouvais rien à répondre. Il me restait du sang sous les ongles et je n'étais pas d'humeur spéculative. Elle continua toutefois :

– Je suis sûre de t'en avoir déjà parlé. Le premier soir où tu as essayé une pilule. Tu te souviens pas ?

Elle avait raison. Ça me revenait maintenant. Les détails de cette soirée cruciale restaient étrangement nets dans ma mémoire. À force de m'en rappeler, une large part avait dû finir par se déformer, par être réinventée. Mais j'avais l'illusion de voir et d'entendre ces scènes à l'identique.

– C'est loin tout ça, dis-je.

Ma réponse était sortie plus sèche que je ne l'avais voulue. Kim se tut. Il ne restait plus que le bruit du vent qui s'engouffrait dans la voiture. Nous n'avions échangé qu'un minimum de paroles depuis notre départ. Je m'en voulais un peu d'avoir gâché cette première tentative de conversation.

Elle fuma sans mot dire pendant quelques minutes puis jeta sa cigarette et referma la fenêtre.

– C'est moins grave que tu le crois, murmura-t-elle.

Je ne comprenais pas. Si elle parlait du corps qu'on avait laissé dans une flaque de sang, j'étais aussi sûr qu'il était mort que je l'étais d'être vivant. Je voyais mal comment les choses pouvaient être *moins graves* en ce qui le concerne. Et j'avais tort.

Kim m'avait fait promettre de ne jamais dépasser une dizaine de pilules par prise. Elle m'avait souvent prodigué ce conseil mais en restant vague sur ce qui l'avait convaincu de son importance. Quoi qu'il en soit, je m'y étais tenu. J'avais parfois cherché sur Internet des articles décrivant les effets d'une éventuelle overdose de *black pills*, mais rien de notable n'en était ressorti. Les pilules étant illégales et leur effet mal compris, il était difficile de mener des études pour éclairer ce point.

La substance semblait en tout cas inoffensive pour les animaux. À faible dose, on pouvait détecter chez le rat une sorte de sursaut et de désorientation apparente quelques secondes après l'ingestion. Mais ce n'était plus le cas dès que l'on administrait des doses plus importantes. Un rat

surdosé se comporte le plus normalement du monde. La substance des *black pills* n'aurait alors, pour autant que l'on sache, aucun effet.

Concernant l'être humain, il semblait en aller de même. Les quelques cas documentés de personnes ayant ingéré des doses importantes (dépassant l'équivalent d'une trentaine de nos pilules) se portaient le mieux du monde. Rien n'indiquait le moindre dysfonctionnement, ni dans leur comportement, ni dans l'activité de leur cerveau.

Je n'en savais pas davantage au moment où je m'étais arrêté sur le bas-côté de la route pour écouter les explications de Kim.

– Tu as déjà dû lire que les pilules n'ont aucun effet quand on en prend trop d'un seul coup, commença-t-elle. Mais suppose que, bien des années plus tard, on veuille en reprendre juste une, que se passe-t-il à ton avis ?

– Je sais pas, confessai-je sans comprendre où elle voulait en venir. Le même effet ? Un effet plus court ?

– Aucun effet. Si tu as été surdosé une fois, ça ne te fera jamais plus rien. Pas de saut, aucune réaction particulière, comme si tu n'avais rien pris. C'est souvent indiqué dans les articles qui rapportent ces cas. Et c'est pareil pour les rats. Normalement, à petite dose, le rat a un sursaut quelques secondes après la prise. Mais dès qu'il a été surdosé une fois : aucun effet. Il est comme immunisé contre la substance. Tu trouves pas ça bizarre ?

Je craignais maintenant de discerner ce que Kim avait en tête.

– Pour expliquer ça, poursuivit-elle, les articles que j'ai lus parlent d'accoutumance ou d'insensibilisation. De l'extérieur, ça y ressemble. Mais je suis certaine que c'est autre chose. Si les doses normales n'ont plus d'effet, c'est parce que...

– Parce que l'effet dure encore ! compléai-je. Merde, Kim. C'est...

C'est horrible, voulais-je dire. Mais je n'étais pas sûr que le mot soit juste. Après tout, si cette interprétation était correcte, personne ne souffrait, précisément. *Pour qui* cela était-il horrible ?

– Exactement, reprit-elle. L'overdose existe bien : au-delà d'une certaine quantité prise en une fois, on ne *revient* pas. On reste zombie, définitivement. Et un zombie peut avaler toutes les pilules qu'il veut, ça lui fera rien de plus. Tout se passera comme si elles n'avaient plus aucun effet sur lui.

Mon esprit luttait pour se faire à cette idée. Forcez un peu trop sur ces petites pilules noires, et vous ferez disparaître le pilote pour de bon... L'avion continuerait de voler en pur autopilote, insoupçonnable, vide. Mais cela avait-il vraiment un sens ?

Quand je prends une pilule, l'expérience immédiate du saut me pousse à croire que je n'ai pas vécu consciemment tout ce qui est survenu durant l'intervalle : c'est l'intermittence du phénomène qui me révèle que j'étais un zombie. Si au contraire le saut ne s'achève jamais, si le zombie n'est plus intermittent mais perpétuel, comment s'en rendre compte ? Qu'en saurais-je, puisque *je* ne suis plus là pour savoir quoi que ce soit ? Et de l'extérieur aussi, tout devrait se passer dès lors comme si la personne était bien consciente, aussi pleinement consciente qu'elle l'a toujours été, sans la moindre interruption. (À vrai dire, il y aurait bien une différence observable : cette bizarre immunité contre les *black pills*. Mais après ce jour, et plus encore en sachant pour l'overdose, jamais plus je ne prendrai le risque de laisser les rênes de mon corps au zombie, fût-ce pour m'assurer que je n'en suis pas un.)

Kim acheva son récit :

– J'ai commencé les pilules pour éviter le pire, éviter d'être là quand... quand ça lui prenait. Mais je savais que, lui, il était là. Et qu'il y prenait du plaisir, un sale plaisir. Alors, quand j'ai compris pour les overdoses, je me suis dit que j'allais lui voler ce plaisir, sans même qu'il le sache. Sans que personne ne le sache. J'allais lui voler, non pas sa vie mais son vécu, son expérience subjective, sa *conscience phénoménale* ! Un vrai meurtre philosophique, métaphysique ! Le crime parfait, objectivement indétectable. Il a suffi d'un plat un peu épicé pour masquer les pilules. Et c'était fait. Disparu. Zombifié sans retour.

Elle m'adressa un sourire douloureux.

– Je te l'avais dit, c'est moins grave que tu le crois : en un sens, ça fait des mois qu'il est mort, qu'il n'est plus *là*.

Je repensais à ces bruits que j'avais trop souvent entendus dans l'appartement au-dessus du mien. Si j'en croyais Kim, personne n'était donc *là* dans ces moments. Juste deux machines humaines sans intériorité. Des mécanismes vides de sens qui s'entrechoquaient. Je n'étais pas sûr d'en tirer un grand réconfort.

– Alors, j'ai juste... tué un zombie ?

– Oui, en quelque sorte, conclut-elle en essayant de sourire.

Elle avait peut-être raison, après tout. Cela sonnait mieux qu'avoir tué un homme. Et, quoi qu'il en soit, c'était arrivé. On ne pouvait plus rien y changer.

– Putain de zombie ! lançai-je en remettant le contact.

J'aurais pu imposer à ces textes la chronologie objective des faits, mais les pilules noires ont eu pour conséquence étrange que ce n'est pas selon cet ordre que j'en ai fait l'expérience : certains éléments de cette histoire n'ont eu de réalité pour moi qu'en tant que souvenirs retrouvés. Si je m'en tenais à ce dont j'ai fait directement et chronologiquement l'expérience, je serais forcé de passer sous silence bien des choses. (Peut-être devrais-je inclure les textes du zombie pour combler certaines lacunes, quoique je ne sache pas dans quelle mesure il est raisonnable de croire en ce « Je ».)

J'aurais essayé au moins de ne rien omettre, de ne rien ajouter, d'être véridique dans la mesure où ma mémoire le permet. Je sais bien qu'il y a une part de caprice et de hasard dans ce qu'elle conserve ou efface. Une scène en a d'ailleurs resurgi récemment : quelques paroles étranges échangées avec Kim juste avant le moment où elle allait évoquer l'existence de ce sac de *black pills*. Peut-être est-ce sans importance, mais je voulais raconter toute l'histoire et il me semble maintenant que cette conversation devrait en faire partie.

À nouveau, donc, revenons à ce soir de pluie, quelques minutes avant la première pilule, le premier saut. Kim et moi étions réfugiés sous l'abribus en attendant que le gros de l'averse passe. Comme souvent, nous évoquions nos années de collège et nos amis d'alors. Une bande inséparable, jurions-nous. Mais le temps avait fait son œuvre et nous nous étions éparpillés et perdus de vue pour la plupart. Kim et moi étions une exception dûe au hasard et aux circonstances plutôt qu'à la force de l'amitié.

Il y avait un bras de rivière où nous allions souvent nous baigner l'été et Kim ne se lassait pas de remémorer les exploits dérisoires dont il avait été le théâtre.

– Comment savoir si tout ça a eu lieu ? demanda-t-elle brusquement à demi-voix.

Kim semblait avoir posé cette question pour elle-même plutôt que pour moi. Ses yeux fixaient un point lointain, au-delà du mur brouillé de pluie.

– Je fais comme si je me souvenais de tout ça, mais qu'est-ce qu'il m'en reste en réalité ? Quelques impressions, des images vagues, sûrement fausses. Je me suis tellement raconté ces histoires qu'elles ont pris une forme solide dans ma tête mais... est-ce que j'ai vécu tout ça ? Est-ce que j'y étais *vraiment* moi ? C'est tellement loin, tellement irréel, bien plus irréel que toute cette pluie, là, maintenant.

Je n'ai pas su quoi répondre alors à ce doute étrange, et je ne saurais pas davantage aujourd'hui. Il est peut-être impossible d'y résister autrement que par l'habitude de se croire identique à travers le temps et de tenir pour réel ce dont nous nous souvenons. Ce n'est pas aussi solide et irréfutable qu'on le voudrait, mais il vaut mieux s'accrocher à cette coutume intellectuelle, comme à une bouée dans le flot du temps.

– Parfois j'ai l'impression que je viens de naître, a-t-elle dit encore. Je me réveille et je me demande si tous ces souvenirs sont vraiment à moi. C'est comme un héritage que je trouve dans ma tête.

– Si c'est un héritage, il est à toi.

– Mais un héritage, on peut aussi le refuser.

L'averse continuait de battre le bitume. Je ne comprenais pas le sens de cette discussion. J'avais l'impression de flotter, ballotté avec elle, deux naufragés coupés du reste du monde. Elle s'est tournée vers moi.

– Tu connais les *black pills* ?

– Vaguement entendu parler. Pourquoi ?

– J'en ai trouvé un sac. C'est... intéressant.

– Un sac ? Un sac entier ?

Le reste est déjà écrit. Je ne sais pas pourquoi j'avais oublié ce point de départ. Il a fallu que Kim elle-même me rappelle cette conversation. Sa mémoire est plus fidèle que la mienne. J'ai toujours besoin de *pense-bête*.

Voilà où nous en sommes et j'ignore où nous allons. La fuite devient un mode de vie. Avant de quitter l'appartement, Kim avait réussi à ouvrir le coffre du bureau. Pas de *black pills* à l'intérieur (et c'est tant mieux) mais quelques piles de billets probablement mal acquis. Assez pour ne pas se soucier d'argent pendant quelques temps au moins. Est-ce une bonne idée d'avoir ajouté le vol au meurtre ? Au point où nous en sommes... Peu importe. Inutile de ruminer le passé. Nous l'avons fait, c'est tout ce qu'il y a à savoir. J'écris « Nous » alors qu'au moment dont je parle ce sont plutôt nos zombies qui étaient aux commandes. Ce sont *leurs* décisions avec lesquelles il faut que nous vivions. Mes souvenirs me peignent une scène sans acteur où deux zombies intermittents ont tué et dépouillé un zombie définitif. Je me répète qu'il était *déjà mort* en un sens, mais je ne suis pas sûr d'arriver à convaincre qui que ce soit.

Il a fallu abandonner la voiture, volée elle aussi. Il faudra encore se débarrasser des derniers sachets de *black pills*. Kim me répète qu'elle le fera bientôt mais elle semble avoir du mal à s'y résoudre. C'est nécessaire pourtant. Ces pilules doivent disparaître. Elles ont fait assez de dégâts comme ça.

Je me suis mis à relire les textes que mon zombie m'envoyait. Je ne sais toujours pas quoi en penser mais cela m'aura au moins décidé à écrire moi-même. Je veux m'assurer de mes souvenirs, les rendre visibles, nets, objectifs. Ma mémoire est la dernière chose que j'emporte où que j'aille. Il faut en prendre soin.

Nous passons d'hôtel en hôtel en nous nourrissant surtout de soupes de nouilles instantanées. Celles d'hier soir étaient particulièrement relevées. Alors que nous finissions nos bols sans échanger un mot, les larmes sont montées aux yeux de Kim. Cela pouvait être l'effet de la soupe. Cela pouvait être un mauvais souvenir. Cela pouvait être n'importe quoi. Mais depuis ce moment, un doute a commencé à me ténasser. Un doute de la pire espèce : un doute *métaphysique*.

Car c'est hier aussi que Kim a enfin jeté les dernières pilules. Je ne sais pas où. Je ne sais pas comment. Elle m'a juste annoncé que c'était fait, qu'il n'y en avait plus. Quatre sachets d'une vingtaine...

Je m'efforce de me convaincre que c'est absurde, qu'elle n'aurait aucune raison de faire une chose pareille.

Plus tard, à mi-voix, comme si je confessais un secret honteux, je lui demande :

– Ça te manque jamais, toi ?

Elle secoue la tête en détournant les yeux. Je continue :

– Moi, ça me manque, en un sens. Peut-être pas les pilules elles-mêmes, mais... savoir quelles sont à portée de main. Savoir qu'il y a toujours une échappatoire. Ne pas être coincé dans le présent. C'était confortable, rassurant. On s'y habitue vite.

Elle se tait et ne laisse paraître aucun trouble. J'insiste encore :

– Tu ne l'as vraiment pas ressenti, ce manque, quand tu les as jetées ? L'angoisse d'être à nouveau piégée, condamnée à subir...

– C'est mieux comme ça, me coupe Kim d'une voix sèche. Arrête d'y penser.

Je me souviens d'une phrase prononcée il y a quelques semaines, quand elle me parlait d'illusionnisme. *Je trouverais ça apaisant, en un sens. Un monde de zombies.*

Elle qui savait si bien se convaincre en être un... et si elle avait fini par en faire le choix ? Par accablement, par désespoir, dans un élan de vertige ou de panique, pour ne pas redevenir l'otage de sa propre conscience... Un zombie, au moins, ça ne risque plus de souffrir. Oui, je crois comprendre maintenant pourquoi elle trouvait l'idée *apaisante*.

Et je me demande encore : m'aurait-elle emmené avec elle ? Le doute me revient. Il a le goût d'une soupe de nouilles trop épicée.

Pourtant, chaque fois que j'examine ce doute avec attention, chaque fois que je veux le saisir et l'éprouver, il sévanouit aussitôt et rien ne me paraît plus absurde. Je ne peux pas me tromper. *Je sais* que je suis là. *Je sais* que je vois ce visage. *Je sais* que je sens sa main se poser sur la mienne.

– On est là, Kim ? Je veux dire... on est *vraiment* là ?

Elle hausse les épaules puis murmure :

– Qu'est-ce que ça change ?